

Le pionnier anti-sida met en garde : si l'on tergiverse, il sera impossible d'empêcher panique et virus de faucher des vies.

Pour le professeur Nathan Clumeck, spécialiste de renom mondial des maladies infectieuses, l'épidémie d'Ebola offre une équation digne des films catastrophes : virulence élevée, grande transmissibilité, pas de remèdes, facteurs socioculturels incontrôlés, système de santé en déliquescence :

« Le résultat, c'est une panique infinie. » Pour l'expert, seule une mobilisation mondiale a une chance de venir à bout de la menace. *« Ce qui change tout dans cette épidémie, c'est que le virus frappe en zone urbaine. Il est urgent que la planète s'unisse contre Ebola. On n'a que trop tardé. Il faut arrêter le déni face*

à cette épidémie qui n'est plus sous contrôle. Arrêtons l'émotion, dépassons-la et retrouvons nos manches contre cette menace. »

Sur le terrain, l'OMS parle d'épidémie « hors de contrôle ». MSF de « totale défaillance des infrastructures ». La panique gagne, un centre anti-Ebola a été pillé et on ferme des frontières. ■

« Il faut une mobilisation mondiale »

EBOLA Le professeur Nathan Clumeck estime que la riposte reste largement insuffisante

► **« Quelques millions d'euros n'arrêteront plus l'incendie »,** juge le spécialiste des maladies infectieuses.

► **« Sortons du déni. Déclarons la guerre planétaire au virus. »**

ENTRETIEN

Le professeur Nathan Clumeck, pionnier de la lutte contre le sida, est chef de service honoraire des maladies infectieuses de l'hôpital St-Pierre à Bruxelles.

Certains disent que la presse meuble l'actu avec Ebola...

Non, franchement non. Il est temps que le monde en général et les autorités sanitaires en particulier prennent cette épidémie à bras-le-corps. Car tous les ingrédients d'une panique infinie sont présents. Pourquoi ? A cause de sa virulence, c'est-à-dire la capacité du virus d'être destructeur. Dans ce cas, des organes cibles et du système de coagulation. La virulence se mesure en mortalité. Un virus de grippe, c'est 5 à 10 %, la malaria 5 %, la tuberculose, 15 %. Ici, on se situe entre 30 et 70 %. A cause de sa transmissibilité, qui est grande. Le virus de la grippe l'est davantage, mais peut être arrêté par un masque. Ici, le simple contact avec une surface contaminée, le contact d'un corps mort depuis plusieurs jours, peut transmettre la maladie.

On multiplie cela par l'absence quasi totale de traitement, même

si des traitements expérimentaux existent. Puis on multiplie encore cela par les facteurs socio-culturel-anthropologiques incontrôlés, comme le rituel des morts où l'on touche le cadavre, la manière de se saluer, la famille élargie. Si on multiplie cela par le système de santé lourdement déficient, cela donne une variable X qui s'approche de l'infini, c'est-à-dire une épidémie quasi impossible à contrôler.

Sur quoi agir ?

La virulence est impossible à changer. On peut par contre agir pour entraver la transmissibilité du virus, sur les traitements, et interférer sur les facteurs socio-culturels, par exemple en empêchant de toucher les morts. Mais on ne va pas pouvoir changer le système de santé en quelques jours, construire un hôpital universitaire par million d'habitants. Il en faudrait des dizaines... Postuler que l'épidémie n'est pas grave relève soit d'une incompréhension de base des faits observés, soit d'un déni, un mécanisme psychologique de défense contre des faits difficiles à accepter. Soit encore d'un rejet face à un phénomène qui affecte l'Afrique mais pas encore l'Occident.

Mais quand on dit qu'on va donner 5 millions d'euros pour s'occuper de cette épidémie, alors qu'on en dépense des milliers de fois plus pour construire des armes pour se battre entre nous, c'est dérisoire et disproportionné.

MSF dit que l'épidémie est sous-estimée.

Ils ont une longue habitude des épidémies et des situations de crise et de famine. Ce ne sont pas des gens qui crient au loup. S'ils disent qu'ils sont face à une situation qui est hors contrôle, ce n'est pas pour faire peur à la planète, mais pour que la planète regarde les faits en face. Et qu'elle fasse tout ce qui est possible pour renforcer les systèmes de santé. Et convaincre les gens de changer leur pratique. Car l'une des méthodes de lutte contre un tel virus est de remonter les contacts avec chaque patient. Mais MSF dit ne pouvoir le faire qu'avec une petite partie des patients, parce que les moyens manquent. Et que les agents de santé meurent eux-mêmes.

C'est terriblement symbolique de voir que le médecin-chef de Sierra Leone, spécialiste du virus, décède lui-même de la maladie. C'est comme si l'on était face à un incendie si virulent qu'il dévore aussi les pompiers qui essayent de l'éteindre. Même les personnes aussi informées que le personnel médical n'arrivent pas à s'en protéger assez efficacement, à cause du manque de moyens.

Aujourd'hui, des frontières se ferment. Que va-t-il se passer ?

Personne ne peut le prédire. Mais dans les hypothèses possibles, il y a l'isolement de ces pays. Pour empêcher la propagation, ils peuvent utiliser des moyens brutaux, limiter les libertés, utiliser l'armée. C'est inquiétant. Imaginez que cela arrive un jour en

Crète, en Sicile, au Maroc... Le monde laisserait-il faire ?

Mais les éléments de cette équation sont connus depuis mars. Pourquoi n'a-t-on rien fait ?

Parce qu'on fonctionne dans le déni. Malgré l'expérience du passé. Ce qui change tout dans cette épidémie, c'est que le virus frappe en zone urbaine. Jusqu'ici, les épidémies d'Ebola

avaient frappé des villages isolés. Ils implosaient et une personne sur dix parfois seulement survivait. Mais peut-on voir une ville comme Lagos, avec 20 millions

d'habitants, évoluer vers une fin similaire ? Sommes-nous prêts à vivre avec cela ? Ou faut-il entrer en résilience, combattre tous ensemble ce péril ? Il est urgent que la planète s'unisse contre Ebola. On n'a que trop tardé. Il faut arrêter le déni face à cette épidémie qui n'est plus sous contrôle.

Dépassons l'émotion et retrouvons-nous les manches contre cette menace. Ce doit être la réponse coordonnée de l'être humain, de l'humanité, contre un virus qui veut le détruire. Sinon la panique va flamber et le virus

gagner chaque jour.

Il faut accepter aussi de dépenser de l'argent pour des systèmes de défense qui ne serviront peut-être jamais. Et revoir notre manière de nous développer et de consommer : si l'humain n'avait pas construit des villes monstrueuses, qui coagulent sans égouts, sans évacuation des déchets, à la place de la jungle, jamais le virus, qui y a vécu sans doute discrètement des centaines d'années, ne serait entré dans la ville... ■

Propos recueillis par
FRÉDÉRIC SOUMOIS

Des frontières se ferment et la panique s'enflamme

Que retenir des derniers développements de l'épidémie ?

La panique et la violence. Au Liberia, un centre anti-Ebola a été saccagé par des hommes armés à Monrovia, provoquant la fuite de 29 malades. « *Ils ont cassé les portes et ont pillé les lieux. Les malades ont tous fui* », a affirmé un témoin.

Un monde qui se ferme : le Kenya a annoncé l'interdiction d'entrer sur son territoire, à compter de mercredi, aux voyageurs venant de Guinée, du Liberia et de Sierra Leone, principaux foyers de l'épidémie qui a déjà fait près de 1.200 morts. Kenya Airways a annoncé la suspension de ses vols. Manifestement, les autorités kényanes, sans doute effrayées par la contamination constatée dans un quatrième pays africain, le Nigeria, où un patient est mort de la maladie après avoir voyagé en avion, ne font plus confiance au dépistage

instauré à l'embarquement dans ces trois pays. Pourtant aucun cas d'Ebola n'a été recensé au Kenya, où quatre cas suspects se sont révélés négatifs.

Au Nigeria, douze personnes ont été testées positives, dont quatre mortes des suites de cette fièvre hémorragique, tandis que 189 autres malades étaient sous surveillance à Lagos et six dans la ville d'Enugu. Le Nigeria, pays le plus peuplé d'Afrique, a aussi dit avoir formé 800 volontaires chargés d'aider à lutter contre cette épidémie, pour rechercher les personnes ayant été en contact avec les malades.

Un monde qui s'ouvre : des médecins et infirmiers chinois viennent de partir pour une mission de deux ans afin de lutter contre l'épidémie. Mais l'épidémie galope : « *Le personnel présent dans les zones d'épidémie relève des preuves montrant que le nombre de cas rapportés et le nombre de morts sous-estiment*

largement l'ampleur de l'épidémie », affirme l'Organisation mondiale de la santé (OMS). La Dr^o Joanne Liu, directrice de Médecins sans frontières, est allée plus loin, lançant un cri d'alarme en parlant d'une épidémie qui « *se détériore plus vite que notre capacité à y faire face. Nous avons une totale défaillance des infrastructures* », a-t-elle dit, jugeant que « *si on ne stabilisait pas la situation au Liberia, on ne stabilisera jamais la région. Et il ne s'agit que de la partie émergée de l'iceberg* », a mis en garde la responsable de l'ONG engagée en première ligne dans les soins prodigués aux personnes contaminées. « *Nous n'avions jamais vu cela auparavant. Il faut élaborer une nouvelle stratégie, l'Ebola n'est plus confinée seulement dans quelques villages, elle se propage dans une ville d'1,3 million d'habitants, Monrovia* », a expliqué la directrice de MSF. ■

Fr.So